En fait, ce qui, dans la classification de Cogniaux, éloignerait peut-être surtout l'*Ampelosicyos* de ces deux genres *Cucumeropsis* et *Dieudonnaea*, c'est : 1° la longueur du tube calicinal dans la fleur mâle ; puis, 2° le nombre des étamines, qui est de trois dans les *Cucumeropsis* et deux dans les *Dieudonnaea*. Mais, par ailleurs, et dans l'ensemble, ce serait peut-être encore, selon nous, au voisinage de ces deux genres, plutôt que de tout autre, qu'il conviendrait de placer les *Ampelosicyos*. Ce qui est certain, tout au moins, c'est que le genre, qui, à certains égards, pourrait constituer un terme de passage entre les Cucurbitacées et les Passifloracées, appartient bien à la tribu des Cucumérinées.

Un nouveau genre de Palmiers.

Dans notre mémoire sur les *Palmiers de Madagascar* (Annales du Musée Colonial de Marseille; 1913), l'occasion nous a été fournie de faire connaître un nouveau genre de Palmiers auquel nous avons donné le nom de *Louvelia ;* et nous avons appelé *Louvelia madagascariensis* le *lakamarefo* d'Analamazaotra.

Dans la même forêt et dans le même stat, l'un de nous a, plus récemment, découvert un autre type, qui est le *manara* ou *manarano* des indigènes, et ce *manarano* nous semble également constituer un genre encore inédit.

Le tronc de ce Palmier, sur lequel les cicatrices foliaires sont profondes et persistantes, a de 6 à 10 mètres au plus de hauteur, avec un diamètre de 25 à 35 centimètres.

Au sommet sont 8 à 12 feuilles penniséquées, qui ont chacune de 3^m 50 à 4^m 50 de longueur, sur 1^m 50 à 2 mètres de largeur. Les cinq ou six premières feuilles des jeunes pieds sont entières.

Dans les feuilles ordinaires, le premier segment est immédiatement au-dessus de la gaine ; il n'y a donc pas de pétiole.

La gaine, en forme de gouttière sur la face supérieure, convexe et un peu carénée inférieurement, se prolonge au sommet en deux grandes et longues oreillettes latérales, triangulaires, un peu obtuses. Avec l'âge, ces oreillettes se décomposent en gros filaments grisâtres.

Le rachis, convexe en dessous, est d'abord concave en dessus, mais présente ensuite une forte carène de 17 à 18 millimètres de hauteur, qui s'élargit à son sommet de telle façon que sa section transversale a la forme d'un T. Les segments (*Fig. 1*), nombreux, sont étalés, peu roides, vert-clair en dessus, couverts inférieurement d'une couche cireuse presque aussi épaisse que chez le *Raphia*. Ils sont rédupliqués, régulièrement espacés et très rapprochés, et peuvent avoir, dans la région médiane de la feuille, 1^m 75 de longueur sur

4 centimètres de largeur. Sur la face inférieure, la nervure médiane porte des paléoles.

L'espèce est monoïque. Les spadices, au nombre de cinq ou six par pied, sont intrafoliacés, et bien visibles, contrairement à ce qui a lieu chez le *Louvelia madagascariensis*.

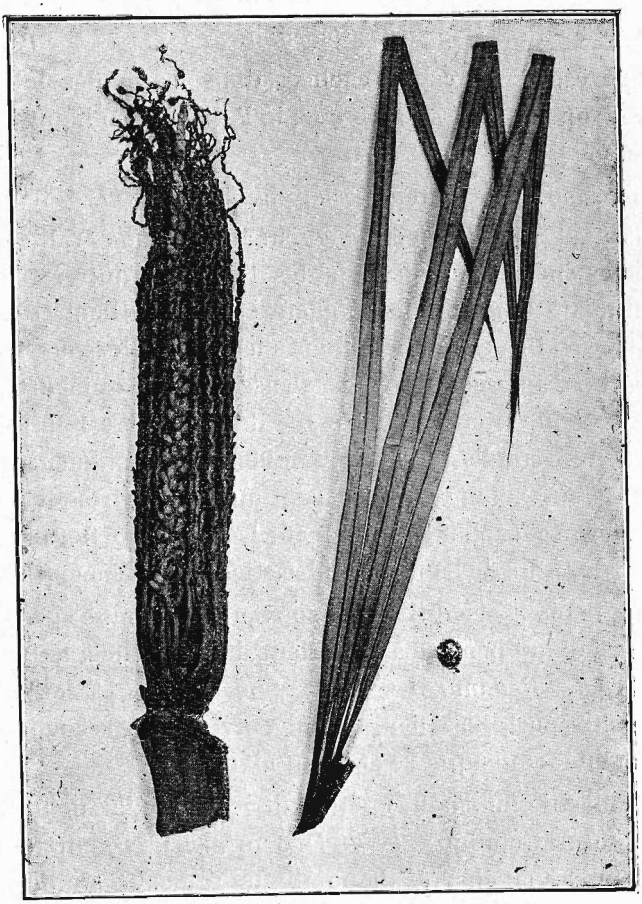

FIG. 1. — *Beccariophœnix madagascariensis*, partie fertile de l'inflorescence, segments foliaires et fruit (1/8 grandeur naturelle.)

Nous pouvons, en effet, au point de vue de la situation et du port des inflorescences, établir plusieurs catégories parmi les Palmiers malgaches.

I. — Les inflorescences sont au-dessous des feuilles, c'est-à-dire, plus exactement, aux aisselles de feuilles qui sont tombées. C'est le cas de divers *Chrysalidocarpus*, de l'*Adelodypsis gracilis*, du *Phloga polystachya*, etc.

II. — Les inflorescences sont parmi les feuilles, c'est-à-dire aux aisselles de feuilles encore vertes.

Mais cette seconde catégorie peut encore être subdivisée en trois sections:

1° Les inflorescences font saillie hors des gaines foliaires et sont dressées. Telles sont celles des *Ravenea*.

2° Les inflorescences sont encore saillantes, mais sont pendantes. Ainsi se présentent celles du *Neodypsis Lastelleana*.

3° Les inflorescences restent cachées dans les gaines foliaires; et leur présence passe souvent alors inaperçue, le Palmier semblant stérile. C'est le cas des *Louvelia*.

Notre *manarano* appartient à la section des *Ravenea*.

Le spadice peut avoir 1m 20 de longueur totale (*Fig. 2*). Il est accompagné de deux grandes spathes, mais distantes l'une de l'autre. L'inférieure, qui atteint 90 centimètres environ de longueur sur 15 centimètres de largeur, est entière quand le spadice est jeune, mais se fend ensuite sous l'accroissement de ce spadice. Il en émerge alors un axe assez long, qui porte, notablement plus haut, la seconde spathe, au-dessus de laquelle est immédiatement la partie fertile. Cette seconde spathe, épaisse et fortement ligneuse (2 centimètres d'épaisseur au moins), longue de 80 centimètres environ, est tout d'abord complètement fermée, cachant entièrement les rameaux floraux, et se termine en un fort mucron. Lors de l'anthèse, elle se fend latéralement et tombe.

Lorsque toutefois — ce qui arrive souvent — le jeune spadice est attaqué par les insectes, qui ont pénétré à l'intérieur de la spathe à la faveur des trous percés par l'*Oryctes Radama*, les fleurs pourrissent, et toute la partie de l'inflorescence qui porte ces fleurs tombe avec cette seconde spathe, en se détachant en même temps qu'elle et à son niveau.

Cette partie fertile du spadice, située donc immédiatement au-dessus de la seconde spathe, se compose (*Fig. 1*) d'un axe très court (10 centimètres environ) sur lequel sont insérés de nombreux rameaux simples, de 60 centimètres à peu près de longueur. Le spadice est, par conséquent, une seule fois ramifié.

Chaque rameau floral porte:

Dans sa région inférieure, des glomérules de deux fleurs, l'une femelle et l'autre mâle;

plus haut, des glomérules triflores, avec une fleur femelle médiane et deux fleurs mâles latérales;

plus haut encore, des fleurs mâles géminées;

vers le sommet, des fleurs mâles isolées.

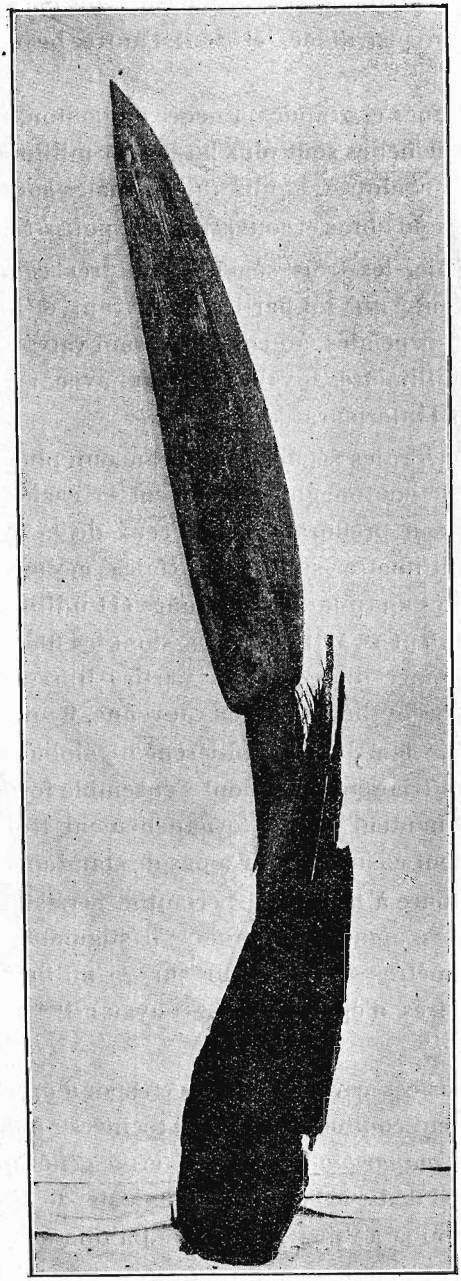

FIG. 2. — Inflorescence, avec ses deux spathes, de *Beccariophœnix madagascariensis*.
(1/10 grandeur naturelle.)

Chaque glomérule est à l'aisselle d'une petite bractée étroite arrondie ; la fleur femelle est, en outre, enchâssée, à sa base, dans deux bractées dont l'une est petite, ovale et un peu aiguë, et dont l'autre, beaucoup plus grande et ronde, forme cupule.

Les fleurs sont jaunes et grandes. Encore en bouton, elles ont 15 millimètres de longueur ; les femelles sont plus larges (11 millimètres) que les mâles (7 millimètres) et sont coniques, tandis que les mâles sont oblongues.

Tous ces boutons sont obtus et couverts d'une poussière cireuse blanchâtre.

Dans la fleur mâle, les trois sépales sont très courts (3 millimètres), carénés, un recouvrant, un mi-partie recouvrant et mi-partie recouvert, et un recouvert; les trois pétales, au contraire, sont valvaires, longs de 15 millimètres, larges de 7 millimètres, ovales, ligneux, avec, au sommet, une petite pointe recourbée vers l'intérieur.

Dans la fleur femelle, les sépales sont beaucoup plus grands que ceux de la fleur mâle. Dans le bouton, ils enveloppent et cachent complètement les pétales. Ils ont la même préfloraison que ceux de la fleur mâle, mais sont concaves, et ont 13 millimètres sur 9. Les pétales, moins coriaces que les précédents, sont à peu près aussi larges que longs (11 millimètres).

La fleur mâle contient 18 à 21 étamines, dont les filets sont soudés en un tube charnu, au sommet duquel leurs parties libres ont $1^{mm}5$ à 2 millimètres de longueur. Les anthères ont, en moyenne, 9 millimètres.

L'ovaire de la fleur femelle, irrégulièrement globuleux, est surmonté de trois larges stigmates triangulaires, dont l'ensemble forme un petit cône de trois millimètres de hauteur. Il y a originellement trois loges ovariennes, mais dont deux avortent ensuite. Il n'y a pas de staminodes visibles.

Les fruits, qu'entoure à la base le périanthe persistant et un peu accru, sont des drupes ovoïdes, aiguës au sommet, le stigmate restant terminal ; ils ont environ 35 millimètres de longueur sur 25 millimètres de largeur. La pulpe a 3 à 4 millimètres d'épaisseur. Le noyau a $1^{mm}5$. L'albumen est fortement ruminé.

L'ensemble de tous ces caractères ne correspond exactement à aucun des genres déjà actuellement connus parmi les Arécinées ; nous croyons dès lors pouvoir créer pour ce *manarano* le nouveau terme générique *Beccariophoenix*. Notre Palmier est ainsi dédié à l'éminent botaniste de Florence, à qui nous devons une si belle monographie illustrée des Palmiers de Madagascar.

M. Beccari, à qui nous avons communiqué une partie de nos échantillons, pense d'ailleurs comme nous que la création d'un nouveau genre est justifiée, le Palmier se rapprochant seulement à quelques égards de l'*Actinorhytis* de Malaisie.

Dans l'Analamazaotra, le *Beccariophoenix madagascariensis* croît, comme le *Louvelia madagascariensis*, dans les forêts des cimes, vers 900 mètres d'altitude.

Il ne doit pas — et cette remarque est nécessaire — être confondu avec le Palmier de même nom indigène qu'on trouve aux environs de Maroantsetra. La confusion ne serait pas impossible, puisque les segments foliaires de ces deux manara sont également utilisés pour la fabrication de chapeaux. Mais le *manarano* de Maroantsetra, sur lequel nous n'avons malheureusement, pour le moment, que peu de renseignements, semble, entre autres caractères distinctifs, être ordinairement plus ou moins acaule ; et ses inflorescences appartiennent à la même catégorie que celles des *Louvelia*. Ce qui est, d'autre part, certain, c'est que ce *manarano* n'est pas, comme on l'a dit bien souvent, l'état jeune du *Phloga polystachya*. La brièveté de son tronc et la position de ses spadices, cachés dans les gaines foliaires, sont peut-être les caractères qui ont donné naissance à cette supposition.

Dans l'Analamazaotra, le *Beccariophoenix madagascariensis* est devenu très rare, par suite du mode d'exploitation des indigènes. Pour récolter les jeunes feuilles, dont ils emploient, comme paille à chapeaux, les segments encore incolores, ces indigènes n'hésitent jamais à sacrifier la plante tout entière. C'est là leur ordinaire procédé de gaspillage. Lorsqu'un Malgache désire manger un citron et passe sous un citronnier dont les fruits ne sont pas à portée de sa main, il abat le citronnier ! Il savoure le citron, et aussi le plaisir d'avoir détruit ce qui n'était pas sa propriété. Opérant de même, naturellement, pour les *manarano*, les récolteurs les ont fait peu à peu disparaître ; et ce n'est pas sans difficultés que l'un de nous, dans les environs d'Analamazaotra, a pu découvrir un exemplaire en fleurs. A Analamazaotra et à 30 kilomètres à la ronde les jeunes plants — heureusement — abondent, mais, pour l'instant, il n'y a plus d'adultes !

Un nouveau Cytinus.

Nous avons déjà, en 1912, fait l'histoire de quelques Phanérogames parasites de Madagascar (1) ; et les quatre espèces que nous avons alors étudiées étaient :

le *Thonningia malagasica* Fawcett, Balanophoracée-Langsdorfiée, qui est parasite à Analamazaotra sur les racines de certains *Eleocarpus*, tels que

(1) H. Jumelle et H. Perrier de la Bâthie : *Quelques Phanérogames parasites de Madagascar*. (Revue Générale de Botanique ; 1912.)